

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Le septante-cinquième

Notre septante-cinquième «camp de Valeyres» s'est déroulé à la Maison de Jeunesse de Vers-l'Eglise. Sans parler des visiteurs, l'équipe, féminine pour un tiers, a compté jusqu'à dix-huit participants, de 17 à 25 ans, bacheliers ou détenteurs d'un certificat fédéral de capacité.

Malgré les bouleversements de la société et des mœurs, les questions fondamentales restent les mêmes. Tout au plus se posent-elles à travers d'autres thèmes, et plus d'anglicismes. Une jeune fille (avec une rose bleue sur l'épaule) nous a présenté les techniques et la philosophie du tatouage; son frère nous a parlé des «arts martiaux mixtes» (qu'il pratique dans son galetas avec un camarade). Nous avons parlé des soubassements techniques et commerciaux de ce qu'on a appelé le *Dieselgate*. Le créateur d'une *start-up* nous a présenté les difficultés rencontrées pour mettre au point son produit, trouver le financement et démarcher les grandes entreprises pour le vendre. Plus classiques, nous avons entendu

des présentations sur les conceptions éducatives de Lev Vygotsky, reprises par la Haute école pédagogique, sur le multiculturalisme, sur les rapports entre la musique et les mathématiques, les relations entre les Etats-Unis et l'Europe, les nouvelles routes de la soie et le terrorisme russe, la violence en Pays de Vaud, la domination arabe en Arménie. Parmi les sujets traités sur plusieurs soirs, le nihilisme et le féminisme. Et comme on le constate chaque année, au bout de trois jours les sujets les plus divers se font écho les uns aux autres.

Si différents qu'ils soient de leurs prédécesseurs, les jeunes participants ne se montrent pas moins disposés à discuter, à écouter, à argumenter et, en général, à se rendre à des arguments qu'ils jugent meilleurs que les leurs.

Il y a les *must*, la marche du premier jour, d'Aigle à Vers-l'Eglise en passant par le col de Bretaye, la marche du milieu, du lac Retaud à La Paraz en passant derrière la palette d'Isenau,

le travail aux champs, en l'occurrence un grand étang à nettoyer, la musique après le repas de midi, le récital de M. Alexandre Pahud, qui nous a interprété les deux premiers mouvements du *Concerto italien* de Bach. Et, pour encadrer la journée et remettre toute chose à sa place, l'office divin, le matin dans la salle d'étude et le soir dans la belle église en contrebass. Nous sommes toujours frappés par la facilité avec laquelle les jeunes générations entrent dans la pratique de l'office. Il comble manifestement un besoin.

Valeyres, c'est, en principe, une retraite. Et une retraite demande, toujours en principe, de se déconnecter du monde. Or, les jeunes – et pas seulement les jeunes – sont inéluctablement et inextricablement connectés. Ils entretiennent en permanence des contacts, généralement sans intérêt, ils en sont eux-mêmes parfaitement conscients, avec d'innombrables «amis» numériques. On est loin des débuts, époque que le soussigné lui-même n'a pas connue, où M. Morel allait chercher les participants à la gare d'Orbe, et les ramenait à Valeyres-sous-Rances en char à bancs. Ils se trouvaient hors du monde pour quinze jours, avec un seul téléphone (fixe) dont l'usage était, sauf catastrophe majeure, très mal accepté par la maîtresse de maison. C'était juste après la guerre. Il n'y avait guère de divertissements et on était encore dans l'ambiance de l'aide à la campagne. Dès lors, passer quinze jours dans un domaine viticole représentait non une parenthèse à arracher à un programme déjà engorgé, mais une occasion unique de vacances dépayssantes. La retraite de Vers-l'Eglise a beaucoup plus de concurrents: les camps scouts, les vacances en famille façon Tanguy, les voyages à l'autre bout du monde («une occasion unique»), les petits boulots pour les payer.

Ajoutons la Fête des Vignerons, qui a engendré un invraisemblable surcroît de va-et-vient. Mais l'interdire...

Les contacts se nouent. En deux semaines, les participants peuvent voir de quel bois nous nous chauffons. Et il arrive que l'un d'entre eux fasse un pas de plus et accepte une charge dans le cadre de notre travail pour le Pays. Rien n'est plus gratifiant. Le renouvellement est une exigence vitale pour un mouvement politique qui veut la «Renaissance vaudoise». Une génération n'y suffit pas, deux non plus, d'ailleurs.

Dix-huit participants, certains jugent que c'est très peu et que l'effort consenti est disproportionné. Jugement superficiel, car nous ne sommes pas un mouvement de masse mais de personnes. Chacune est précieuse. Nous pourrions sans doute réunir quelques participants de plus, avec le risque de diminuer le caractère très personnel des relations. De toute façon, il ne faut pas être trop nombreux pour discuter à fond.

Ce serait une erreur de penser que l'organisation d'un tel camp est principalement un effort et un sacrifice. Pour nous, c'est, outre le renouvellement des cadres et des troupes, l'occasion de rafraîchir nos idées en les confrontant à celles des nouvelles générations, à leurs modes, à leurs préjugés, à leur manière d'envisager l'avenir, leur métier, leur famille. «Jusqu'à vingt-cinq ans, on élabore ses idées, après, on les défend...» avertissait M. Regamey. Le camp de Valeyres nous offre la possibilité de prolonger le stade de l'élaboration. En ce sens, nous devons toute notre reconnaissance aux participants, en particulier les nouveaux.

Olivier Delacrétaz

Deux contributions aux 100 ans de la FVJC

Cet été, du 3 au 21 juillet, s'est déroulée la Fête cantonale de jeunesse qui était aussi le 100^e anniversaire de la Fédération vaudoise des jeunes campagnardes (FVJC). Cette Fête a été monumentale, peut-être même la plus grande jamais réalisée au sein de la FVJC. Pour l'occasion, un livre et un court métrage sur l'histoire de la FVJC ont été publiés.

Un film

Le court métrage se nomme *Amitiés*, il est disponible sur le site de la FVJC (www.fvjc.ch). C'est une belle production, montée sur la base d'images d'archives, d'interviews de membres actifs et d'anciens. Il donne une brève idée de l'histoire de la FVJC et évoque les activités principales des sociétés de jeunesse. Le film, naturellement, est construit pour donner une bonne image de la FVJC et des jeunes en général. Rien d'étrange à cela, mais les soirées auxquelles les membres de la Fédération sont accoutumés auraient mérité une mention. Il faut bien avouer qu'une jeunesse campagnarde sans soirées endiablées ne serait pas une jeunesse. Les activités sportives sont donc mises au premier plan. Membre d'une société de jeunesse lui-même, le soussigné peut attester de l'importance, pour un membre de la FVJC, de ces dernières.

Un livre

En ce qui concerne le livre publié à cette occasion, il a pour titre *Cent ans et toujours jeune*. Il est également disponible sur le site de la FVJC. Il est d'une grande qualité, avec nombre d'images en couleurs. C'est un bel objet qui fait un peu plus d'une centaine de pages et raconte de manière assez détaillée comment les sociétés de jeunesse, de 1919 à 2019, sont devenues ce qu'elles sont aujourd'hui. L'ouvrage met en relation ce qu'elles font maintenant avec ce qui se faisait avant. Il résume bien la structure de la FVJC, ainsi que les activités rythmant l'année.

La même critique que pour le court métrage peut être formulée à l'encontre de ce livre: il n'est fait aucune référence aux soirées. Pour une personne ayant fait partie d'une société de jeunesse, c'est un très beau livre et un objet sur lequel les fédérés seront heureux de mettre la main. Mais le prix reste assez élevé (42 francs, port compris) et le style peut-être un peu trop promotionnel. Quant au membre extérieur à la FVJC, il y trouvera avant tout un intérêt historique ou sociologique.

Quoi qu'il en soit, il faut saluer la publication de ces deux contributions au 100^e de la FVJC, et nous invitons les lecteurs de *La Nation* à se procurer le livre et à voir le film.

Timothée Pasche

Secrets en eaux troubles

Dans ce monde où tout nous menace – les particules fines, le plastique dans les océans, le réchauffement, les jeunes Suédoises – une nouvelle catastrophe s'abat sur notre population: les nappes phréatiques sont infestées de pesticides. Un des grands poisons qui nous contamine est le chlorothalonil, bien sûr fabriqué par Syngenta, entre autres multinationales irresponsables. Grands titres: *Alerte aux pesticides dans l'eau potable!* Questions accusatrices: *Qu'attend la Confédération pour agir?*

C'est qu'il y a urgence. 24 heures du 16 août décrit le drame avec précision: *Dans le canton de Vaud par exemple, sur 33 prélèvements effectués*

ce printemps, 15 n'ont montré aucune présence de résidus de chlorothalonil, quatre approchaient la limite légale de 0,1 microgramme et un seul la dépassait.

La dernière affirmation semble rassurante. Mais si l'on regarde le tableau de plus près, qu'en est-il des 13 cas dont on ne dit rien? La cellule d'enquête de Tanation, dans un document confidentiel de l'administration qu'elle n'a pas su se procurer, n'a pas trouvé de réponse à cette angoissante question. Et la rétention d'information, contraire à tout devoir élémentaire de transparence, laisse à coup sûr présager du pire.

J.-F. C.

La Fête

La Fête des vigneronnes est une tradition vivante. Elle ne se répète pas, elle se renouvelle. Chacune a son caractère, chacune laisse des souvenirs qui lui sont propres.

Pour citer les spectacles que nous avons vécus, celui de 1955 avait des accents patriotiques et était empreint d'une certaine solennité, avec ses dieux figurant la Nature et trônant sur des chars grandioses. Souvenirs frappants: Bacchus Payot gravissant à la course les gradins de la scène montant jusqu'au ciel, ou la beauté de Cérès Muller, ou le Chant du berger qui fit le bonheur durable du *Disque préféré de l'auditeur* sur les ondes de Sottens, à juste titre car c'est un petit chef-d'œuvre.

1977: fête chrétienne où les quatre saisons sont aussi les moments des quatre évangélistes et où une cinquième saison introduit le Renouveau pascal. Images fortes entre beaucoup: la majesté du Roi Leresche, ou les pissenlits du printemps avec la mélodie acidulée de la ronde des enfants, ou le fragile chant de Noël enneigé, ou

le ballet mécanique des machines agricoles au tintamarre brutal suivi, *piano et a cappella*, de l'émouvant chœur *Ô moisson de mon enfance, le monde a changé plus vite que mon cœur*.

1999: spectacle plus théâtral avec l'apparition de nouveaux personnages, Arlevin tenant le fil conducteur, Orphée, Saint Martin. Moments mémorables: le Chœur rouge sautant d'un bus à deux étages au milieu du marché de la Saint-Martin, ou le troupeau innombrable des moutons bleus, ou les trois hélicoptères venus d'on ne sait où dans un incroyable silence et surgissant soudain pour combattre les maladies de la vigne, ou encore le préfet Silène Munier hilare sur son âne.

Et 2019? Une féerie pour les yeux, une enivrante profusion de mouvements et de couleurs, une merveilleuse folie. Le regard est tellement sollicité que les textes (inégaux, les liaisons parlées étant notamment un peu gentillettes) passent à l'arrière-plan. Et la musique est la servante du triomphe visuel, avec de meilleures réussites

dans les pièces rythmées accompagnant les mouvements scéniques que dans la ligne mélodique des moments plus lyriques; mais on s'y retrouve avec les airs traditionnels, parmi lesquels on salue la reprise du *Petit chevrier*, chant admirable qui n'avait pas retenti à cette place depuis 1927. Quels tableaux la mémoire retiendra-t-elle? On aimerait tout citer, ou presque, de ces scènes déroulant leurs chorégraphies sur le sol lumineux. En toute injustice, mentionnons les Bourgeois (la superbe éclipse au centre de l'arène!), les Effeuilleuses déchainées, les évolutions aussi rigoureuses les unes que les autres des Cent Suisses et des Cent pour Cent, sur le mode classique ou sur le mode décalé, la foule de la Saint-Martin vêtue de couleurs automnales d'une finesse incomparable... et tant d'autres visions de rêve!

On est frappé par le gigantisme: celui des arènes, majestueuses (et confortables!), celui du budget (aïe!), celui encore de l'effectif des troupes; dans maints tableaux, elles n'en finissent pas de déferler, par centaines de figurants débouchant de partout. C'est vraiment le peuple de la Fête, comme si tout Vevey, Lavaux et le Chablais s'étaient costumés; et c'est le peuple en entier – j'ai entendu des figurants parler anglais entre eux, probablement des employés étrangers de Nestlé montés comme tout le monde sur cet extraordinaire bateau!

Daniele Finzi Pasca a tué les dieux, et l'annonce de ce crime avait suscité quelque émotion. Il n'en paraît plus rien. Quand les trois docteurs expriment les remerciements dus aux artisans du spectacle, ils n'omettent pas de dire merci aux dieux d'avoir accepté

de disparaître; j'ai trouvé l'allusion fine et drôle... mais j'étais seul à rire: le public avait déjà oublié les divinités antiques. Reviendront-ils à la prochaine? Le concepteur du spectacle, en revanche, a tenu à faire la part belle aux femmes, ainsi qu'aux invalides; on pouvait craindre que ce parti-pris «inclusif», très «tendance», ne soit un peu pesamment démonstratif; pas du tout, car c'est réalisé avec humour et gentillesse. Le pari de l'*aggiornamento* est tenu avec succès.

L'ordonnance des tableaux porte de bout en bout la marque de Daniele Finzi Pasca; les magnifiques costumes, la scénographie, la chorégraphie sont aussi confiés à un seul artiste pleinement responsable. La tendance à répartir l'écriture et la musique entre plusieurs créateurs, déjà amorcée en 1999 quant aux compositeurs, nous semble malencontreuse; dans ces domaines aussi, un élan d'ensemble est souhaitable.

Relevons enfin l'heureuse alliance du moderne et du traditionnel: la haute technicité du plancher LED, de l'acoustique, des projections, de l'éclairage, combinée avec le défilé des armillis et des vaches, suivies d'un ramasse-beuses virtuose de la pelle; une musique scandant les rythmes d'aujourd'hui, mais parfaitement tonale (et qui plaît donc!); des chorégraphies actuelles et des costumes le plus souvent à l'ancienne; tout comme, dans la ville plus animée que jamais, pleine de bonne humeur et de rires, les soldats et les bannerets en tenue XVI^e siècle se mêlent tout naturellement au public en blue-jeans. Tout cela uni et emporté dans un élan de joie: c'est la Fête!

Jean-François Cavin

Le contrat de vignolage, une spécificité vaudoise

Huitante-deux vigneronnes-tâcherons de Lavaux et du Chablais se sont avancés dans l'arène lors de la première représentation de la Fête des Vignerons. Six d'entre eux ont été couronnés. Ce couronnement, qui constitue la raison d'être historique de la Fête, récompense ceux qui ont travaillé leur vigne avec le plus de soin, de finesse et de perfection. Il ne s'agit toutefois pas vraiment de «leur» vigne, car le terme de «tâcheron» désigne un vigneron offrant ses services «à la tâche» pour le compte d'un propriétaire viticole qui n'est généralement pas du métier et ne cultive donc pas lui-même sa vigne. On trouve cette configuration dans un certain nombre de domaines familiaux, mais aussi dans les domaines appartenant à des communes, au Canton ou à d'autres collectivités publiques.

La relation entre un propriétaire et son vigneron peut revêtir diverses formes. Le vigneron peut être un employé engagé sur la base d'un contrat de travail et recevant ses ordres du propriétaire. Ce dernier est alors employeur, avec les risques et les lourdeurs administratives que cela peut entraîner. A l'opposé, le vigneron peut être un fermier, c'est-à-dire un locataire qui exploite la vigne comme il l'entend, assume seul le risque économique et paie au propriétaire un fermage. Le statut du vigneron-tâcheron est intermédiaire et original: il permet au vigneron de travailler

avec beaucoup d'indépendance tout en bénéficiant d'une rémunération régulière et d'une protection sociale, et au propriétaire de rester étroitement lié à son domaine avec un minimum de contraintes. Cette relation particulière, fondée juridiquement sur un contrat de vignolage, est une spécificité vaudoise.

Selon les termes du contrat de vignolage, le vigneron-tâcheron s'engage à exécuter consciencieusement et à temps tous les travaux de culture et d'entretien dans les vignes qui lui sont confiées. Il se procure lui-même les outils et les machines nécessaires et engage le personnel requis s'il doit se faire remplacer ou lorsque des travaux importants l'exigent. Il peut se charger de la vendange et, selon les cas, de la vinification, voire de la vente de bouteilles au domaine. A la fin de l'année, il adresse au propriétaire un décompte listant et chiffrant les travaux effectués. La rémunération du vigneron-tâcheron comprend un prix de base en fonction de la surface, ainsi qu'une participation au prix de la récolte. Le risque économique est ainsi supporté essentiellement par le propriétaire, mais aussi à titre subsidiaire par le vigneron. Les assurances sociales (fédérales) accordent au vigneron-tâcheron un statut spécial d'«intermédiaire»: il doit verser lui-même la totalité de ses cotisations, en se faisant rembourser la part patronale par le propriétaire.

Il existe actuellement deux contrats-types de vignolage, l'un pour La Côte, l'autre pour Lavaux et le Chablais. Tous deux ont été arrêtés par le Conseil d'Etat en 1994. Les représentants des vigneronnes-tâcherons et des propriétaires se rencontrent chaque automne pour négocier l'indexation des prix à la surface et pour faire le point sur les divers aspects de cette forme originale de partenariat, qu'ils apprécient à sa juste valeur et qu'ils souhaitent défendre contre toute tentative de «normalisation».

P.-G. Bieri

Impressions musicales de la Fête

Si les costumes de Giovanna Buzzi ont conquis le public de la Fête des Vignerons, la musique des trois compositeurs, Maria Bonzanigo, Jérôme Berny et Valentin Villard en aura fait de même, et c'est très bien ainsi. On ne demande certes pas aux compositeurs de la Fête des Vignerons une musique à écouter la tête entre les mains, on leur demande une musique simple (mais non simplette), en symbiose avec un spectacle avant tout populaire, et qui accompagne efficacement les différentes scènes sans les noyer sous les décibels, avec des tournures mélodiques faciles à retenir, ceci n'excluant nullement quelques rythmes plus complexes et l'apport bienvenu de percussions. De ce point de vue, la mission fut parfaitement accomplie. Et à ce titre nous étions aux antipodes des compositions de la Fête de 1999, qui furent jugées dans l'ensemble trop «modernes» pour les oreilles de la grande majorité des spectateurs.

Maintenant, qu'en est-il à proprement parler de la partie chorale, de loin la plus importante (en durée, précisons-le)? Nous sommes bien conscient que la Fête des Vignerons n'a pas pour fonction première d'être un réservoir de chants susceptible d'enrichir le programme de nos sociétés chorales amateurs; toutefois, c'était devenu une tradition, après les Fêtes de la fin du XIX^e

siècle et celles de 1905, 1927 et 1955, que les chorales vaudoises reprennent dans leur répertoire quelques chants tirés de ces Fêtes. Nous avions déploré en son temps (*La Nation* n° 1978 du 18 octobre 2013) que les Fêtes de 1977 et 1999 aient laissé si peu de chants pouvant être interprétés par nos chorales d'amateurs, et appelions de nos vœux pour l'édition 2019 au moins deux ou trois chants remplissant cette condition. Nos vœux ont-ils été exaucés? Pas vraiment. Si nous nous fions à nos oreilles (nous n'avons pas eu de participation sous les yeux pour mieux juger), tout au plus deux chants sont susceptibles d'être repris, les deux composés par Jérôme Berny, dans le premier tableau des vendanges, tout au début du spectacle: la *Fête des vendanges* (qui comporte un accompagnement rythmique dont on peut se passer) et le très bel *Hymne des vendanges* qui le suit, seul chœur vraiment à *cappella* de la Fête (pour les autres, on ne peut guère supprimer l'accompagnement instrumental). C'est bien peu, et c'est dommage, si l'on souhaite que le souvenir de la Fête se prolonge et se répande dans le paysage choral vaudois.

Mais ne boudons pas notre plaisir et soyons reconnaissants aux compositeurs de nous avoir fait passer de beaux moments musicaux.

Frédéric Monnier

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Le 14 juin, une manifestation pour toutes les femmes ?

A la suite des manifestations du 14 juin, jour où mes sœurs ont défilé au rythme de divers slogans parfois terriblement fleuris, je conçois que les hommes blancs de ce coin de pays doivent avoir une bonne dose d'humour pour survivre à toutes leurs bassesses dévoilées, et j'ai souvent des pincements au cœur pour mes deux garçons !

Il faut admettre qu'ils ne sont pas les seuls... Il y a une frange de la gent féminine qui est également susceptible de se sentir combattue. Je pense que je suis une représentante de cette catégorie. Non pas tellement parce que je n'étais pas présente dans les rues ce jour de juin ; ce n'est d'ailleurs pas par haine, ni par manque de sympathie pour certaines revendications, mais par méfiance envers les mouvements de masse et, je l'avoue, j'ai un peu de mal avec les slogans vulgaires. Comme Cyrano, je trouve qu'il y avait bien des choses à en dire, ma foi, mais là c'était très, très court !

Mais principalement parce que je suis une femme non émancipée, dépendante de mon mari. Au fil des lectures de différents articles, je ressens une pression manichéenne : il faut choisir son camp. Pour ou contre. Pas

d'entre-deux. Et moi, à ce jeu-là, j'ai volontairement choisi le camp du mal (mâle...). Oups ! Et j'entends déjà le verdict : traîtresse !

Je représente, pour certaines jeunes filles de l'entourage de mes enfants, l'exemple-type de la femme soumise. Donc en souffrance, mais qui l'ignore. Ce mal qui me ronge est subtil et ne se laisse pas débusquer aussi simplement.

Comprenez : on me soupçonne fortement, comme mère de famille, de ne pas *travailler*... Déjà là, il me faut une grande respiration... Je nettoie, lave, lessive, commissionne, repasse, jardine, cuisine, écoute, et ce n'est rien ! Quel mépris ! Pour la femme de ménage, le jardinier, le cuisinier, le nettoyeur chimique... Toutes ces personnes qui passent leur journée à réaliser ce qu'autrui ne souhaite pas faire ? Car, pour celles et ceux qui travaillent à 100%, ils sont d'une grande utilité. Mais la femme au foyer qui décide de faire cette part... ce n'est rien. Et qui le dit ? Les féministes ! Jamais mon mari n'a tenu de tels propos. Au contraire, chaque jour il me remercie. Il est conscient du temps et de l'énergie que cela me demande. Acceptez qu'à ce point-ci déjà, j'opte pour le machiste plutôt que pour la féministe !

En réalité, je travaille. A temps partiel. Là, encore une volée de bois vert : c'est dégradant, je n'ai pas exploité mon potentiel de façon libre, j'ai été entravée par mon mari et mes gamins ! Il y a quelques années, c'était une demande féministe que le travail à temps partiel se développe, pour permettre aux femmes de concilier famille et travail. J'étais assez contente de cette possibilité ! Non, là encore, je n'ai pas su voir que j'étais brimée. Mes consœurs ont développé un concept : la charge mentale. En effet, sur ce point je le concède, cela fait des années que je dis que je gère l'agenda de six personnes ! Et j'admets que c'est aussi pour cette raison que je n'augmente pas mon taux de travail, car je ne veux pas m'épuiser. Mais pourquoi ne pas avoir un mot valorisant pour cette part d'ombre du travail à la maison ?

Si les jeunes filles m'imaginent soumise à mon mari, après discussion et approfondissement, c'est principalement parce que je ne peux pas subvenir seule à mes besoins ! Elle bosse, soit, mais n'est même pas payée pour cela. C'est dégradant ! On glisse lentement d'un rôle mineur à une évaluation mercantile insatisfaisante ! J'ai lu récemment que je perdais des centaines de milliers de francs en deuxième pilier virtuel. Mon travail à domicile vaudrait 7500.- par mois, m'a-t-on appris... J'avais pour ma part une vision bien plus bienveillante à mon égard. J'accolais des termes surannés et grandiloquents à mon comportement : désintéressement, dévouement... Je m'égarais, semble-t-il. J'ai donc opté

pour le mauvais choix, partiellement de mon plein gré, mais grisée par mes propres mensonges.

Tout récemment, au détour d'une lecture, j'ai appris que je continuais de cumuler les erreurs. Je pensais que fonder une famille nombreuse était un bienfait. Il y a les bonheurs simples des enfants courrant dans la maison, les bons mots authentiques qu'ils savent placer, les rires, les chants, etc... Et sur une liste que j'avais élaborée (je ne plaisante pas !) j'avais noté « aide pour les retraites futures »... Il y avait un côté pragmatique à mon désir de maternité. Je le croyais. Or j'ai lu que j'avais tout faux. A cause de mon insatiable besoin de procréer (quatre donc), j'ai agrandi – de façon exponentielle – le taux de CO₂ meurtrier. En résumé : les enfants vivent, mangent, voyagent et produisent du CO₂. Plus il y a d'enfants, plus le CO₂ augmente. Logique ! Et le pire, c'est qu'ils risquent à leur tour de se reproduire...

Donc, sur ce point, ce ne sont pas les féministes qui m'ont lancé la salve, mais les écologistes. Quoi que je fasse, j'ai tort.

C'est étonnant, parce que pour ces derniers, si on y réfléchit, je suis assez proche des décroissants : petit salaire, peu d'argent, peu de consommation...

Je ne suis pas descendue dans la rue le 14 juin pour cette raison principale : nous ne vivons pas dans un monde blanc ou noir, bien ou mal. La vérité est plus complexe et heureusement plus colorée !

Joëlle Pasche

Le Jésus de Daniel Marguerat

Voici un ouvrage fondamental, essentiel sur la question. Fruit de cinquante années d'étude et de réflexion sur le Nouveau Testament, et de trois ans de lectures intensives avant de rédiger la première page, *Vie et destin de Jésus de Nazareth* (Ed. du Seuil) est le chef d'œuvre du professeur sur les problèmes posés par le Jésus historique. Daniel Marguerat se présente, sur la couverture, comme « historien et bibliste », et c'est bien en tant que tel, et non en théologien, qu'il traite le sujet. Il répondra à toutes les questions que vous pourriez vous poser sur le personnage historique, mais ne cherchez pas, par exemple, son rôle dans la Trinité, sa double nature divine et humaine, et tout ce que la théologie chrétienne a élaboré à partir des Écritures.

Pour l'auteur, Jésus reste célibataire, car il est né hors du cadre normal de l'union conjugale telle qu'elle est prévue par la Thora ; il est donc *mamzer*, ce qui est une situation incongrue dans la société de l'époque. Mais l'idée que ce célibat représente une consécration totale à sa mission, à sa vocation voulue par Dieu, ne l'effleure pas.

Cette limite étant établie, il faut reconnaître que le sujet est présenté dans toutes les dimensions possibles de sa vie : le disciple de Jean le Baptiseur, le guérisseur, le maître de sagesse, le prophète du Royaume, le contestataire des traditions juives (par un juif, ce point essentiel est largement souligné). Son arrestation, son procès et sa crucifixion font l'objet de développements très précis, de façon à reconstituer dans le détail le déroulement exact des faits. Dans ces divers sujets, l'éclairage se focalise sur les données les plus anciennes des Évangiles, explorées avec méthode, et dans les moindres

recoins du texte qui permettent d'entrevoir le « vrai Jésus ». Il s'agit de « décaper soigneusement les informations évangéliques », car les textes du Nouveau Testament portent tous la marque de la théologie de leur auteur, de son dessein et de son public cible, et ils ont été rédigés, bien entendu, après la résurrection, donc réinterprétés après coup. Mais le professeur Marguerat connaît et utilise aussi largement que possible les textes historiques, tant juifs que païens, les données de l'archéologie, les inscriptions, les apocryphes et les textes intertestamentaires. Les renseignements ainsi glanés dressent un portrait rigoureusement établi des divers aspects de la vie du Christ. Le chapitre sur les titres donnés à Jésus, justement « Christ », mais aussi « Fils de l'homme », « Seigneur », etc., est particulièrement éclairant.

La reconstruction de la vie de Jésus s'appuie, nous l'avons dit, sur une érudition sans faille : des milliers de références bibliques, une bibliographie de douze pages qui donne les titres les plus récents, une connaissance approfondie du contexte historique. Et cela n'entrave en rien la lecture, qui reste passionnante d'un bout à l'autre, dans une langue accessible, sans jargon technique ni développement oiseux ou embarrassé. Certaines affirmations sont mises en italiques, pour insister sur les étapes essentielles du raisonnement. Devant les questions sur lesquelles les savants se disputent, les solutions proposées s'imposent souvent comme des évidences, preuve que le lecteur est bien guidé. L'enchaînement des parties et des chapitres est soigné : l'ouvrage est à la fois savant et pédagogique. Plus, il est une somme.

Yves Gerhard

Occident express 38

Sur la rive d'un petit golfe de la rivière Krka, au sud de la Dalmatie, la ville de Šibenik n'est séparée de l'Adriatique que par un petit canal, d'où elle irradie depuis des siècles ses modestes grâces vénitiennes. On en traverse le centre en quelques enjambées – venelles toutes de pierre, maisons à pignons blanchis par le soleil, petits vieux conciliabulant le long de la rive, rien n'y manque. La cathédrale Saint-Jacques, protégée par l'UNESCO, domine l'ensemble par sa coupole Renaissance. Sur le parvis, on récolte sur des panneaux multilingues les informations d'usage, par devoir plus que par intérêt – quand, de quel style, sous quel roi – tout en tournant le dos à la splendide façade qui ne demande pourtant qu'à être admirée. Sculptée dans une plaque de granit, sur le même parvis, une carte de la ville indique par des points les « endroits bombardés par l'agression grand-serbe lors de la guerre patriotique ». Référence aux combats de 1991, durant lesquels l'armée yougoslave crut bon de systématiquement bombarder les monuments culturels, dont ladite coupole aujourd'hui restaurée. En venant de Serbie, en y vivant, on ressent un mélange de honte et d'horreur. Pourtant cette façon de parler de « l'agression grand-serbe » me rappelle ces plaques qui, à Paris, jusque dans les années 80, rappelaient tel soldat FFI abattu à tel carrefour « par les Boches ». Ce n'est

pas un hommage, c'est un rappel qu'on doit comprendre comme un appel. Plus loin, dans les faubourgs de Šibenik un immense graffiti aux allures officielles clame que « L'Opération Tempête ne s'arrêtera jamais », en référence à l'expulsion des Serbes de Croatie en août 95. A Belgrade, depuis des années maintenant, de gigantesques banderoles imprimées sur plastique, réclamant justice pour les Serbes morts au Kosovo en 1998-99, illustrées par des photos atroces, sont affichées à demeure sur une cinquantaine de mètres devant le Parlement, en plein sur la place centrale. Cette course à la victimisation est la façon très particulière qu'ont les gens de toute cette région de s'infliger d'interminables douleurs, de les rendre sacrées, insurmontables, de rendre impossible toute réconciliation, ou même tout oubli. A Šibenik, à Belgrade, à Sarajevo, à Priština ou à Vukovar, pour beaucoup de gens, les horloges semblent cassées, leurs ressorts englués dans des complexes auxquels les processus d'adhésion à l'Union européenne n'auront qu'ajouté un niveau supplémentaire de concurrence stérile. Il est facile d'en faire abstraction, de passer outre, de se réjouir du soleil, des poissons frais, de l'ingéniosité des architectes de la Renaissance. Je souhaite simplement que tout le monde, ici, puisse en être capable.

David Laufer

De Chigaliov à Greta

Dans leur *Programme d'action révolutionnaire*, l'anarchiste Bakounine et le nihiliste Netchaïev affirment: *La confrérie n'a d'autre but que l'entière libération et le bonheur du peuple – c'est-à-dire des travailleurs. Mais convaincue que cette libération et ce bonheur ne sont possibles qu'au moyen d'une révolution [...], la confrérie contribuera de toutes ses forces et de toutes ses ressources au développement et à l'extension des souffrances qui épuiseront la patience du peuple et le pousseront à un soulèvement général [...]* La future organisation est l'affaire des générations futures.

Notre œuvre à nous est une destruction terrible, entière, générale et implacable.

Dans *Les Démons*, Dostoïevski a imaginé la réunion d'un petit groupe de nihilistes russes dirigé par Piotr Verkhovenski, jeune homme rempli de haine contre son libéral de père qui l'a abandonné à la naissance. L'assemblée se compose de petits-bourgeois exaltés, d'une sage-femme, d'un lycéen, d'une étudiante, de quelques enseignants, séminaristes et officiers. En font aussi partie un postier juif, Liamchine, pianiste de talent, et un individu pourvu de longues oreilles, Chigaliov. La réunion est chaotique; les participants se méfient les uns les autres. Liamchine joue du piano très fort pour qu'on n'entende pas de l'extérieur les propos des participants. La «question féminine» agite d'abord les esprits, puis on vote pour définir ce qu'est une réunion et décider quand la réunion commence. Au bout d'un moment, personne ne sait plus si lever la main signifie qu'on approuve ou rejette une proposition. Verkhovenski écoute à peine; il méprise ses subordonnés, se servant d'eux pour atteindre ses propres objectifs.

Chigaliov, doctrinaire ferme et lugubre, a réfléchi à la société future. Son système lui semble supérieur à ceux de Platon, Rousseau et Fourier réunis, rêveurs imbéciles qui ne comprenaient rien aux sciences naturelles. Positiviste, croyant au progrès scientifique, Chigaliov prétend s'appuyer sur des faits. Dix soirées lui seraient nécessaires pour exposer sa théorie.

Chigaliov a un problème; il s'est selon lui embrouillé dans ses données et a abouti à une proposition déplaisante. Partant d'une liberté illimitée, il conclut à la nécessité d'un despotisme illimité. Il est désespéré. L'assemblée est hilare. Le plaisantin Liamchine propose de voter: le désespoir de Chigaliov sert-il la cause commune? Malgré la perplexité où il est plongé, Chigaliov n'en démord pas: son système est le meilleur, il n'y a pas d'autre remède à l'injustice sociale. Un instituteur boiteux a lu le cahier de l'homme aux longues oreilles et en tire les grandes lignes. La population sera divisée en deux groupes. Un dixième jouira de la liberté et disposera du pouvoir sur les neuf autres dixièmes, transformés en un troupeau obéissant. Il faudra plusieurs générations pour réduire et

régénérer la population («changer les mentalités» dirait-on aujourd'hui). *Ce que je propose n'est pas une ignominie, s'exclame Chigaliov, c'est le paradis, le paradis terrestre, il ne peut y en avoir d'autre.* Liamchine, rigolard, pense qu'il vaudrait mieux liquider le troupeau pour laisser la place à une poignée d'hommes civilisés qui vivraient comme dans les contes et feraient beau-

coup d'enfants. Il est traité de bouffon par l'étudiante tandis que Chigaliov trouve l'idée «pas bête». Quant à l'instituteur boiteux, soucieux des détails de cuisine, il n'y est pas favorable: ça pourrait durer trente ans, les victimes désignées

ne se laisseraient pas égorguer et lui-même risquerait d'y passer.

Verkhovenski en a soudain assez. *Je ne suis pas venu pour réfléchir*, dit-il. Selon lui il faut agir, sinon le despotisme fera cinq cent millions de morts avant que l'on ait découvert la meilleure façon de faire périr les cent millions...

Finalement tous votent pour l'action immédiate. L'urgence pour Verkhovenski consiste à souder son groupe dans le sang en faisant exécuter un membre démissionnaire, Chatov, considéré comme un délateur en puissance, alors que c'est le plus honnête de la bande.

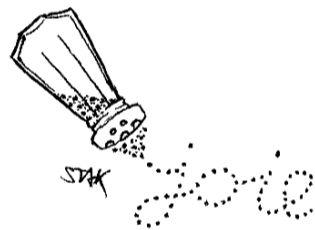
Verkhovenski quitte la réunion, accompagné de Stavroguine, aristocrate séducteur, aimé et craint de tous, beau, fort, supérieurement intelligent, capable de commettre les crimes les plus répugnants et d'accomplir les actions les plus nobles avec la même indifférence froide. Stavroguine n'est pas prêt à sacrifier son ami Chatov. Verkhovenski lui explique alors sa stratégie nihiliste. *Je ne suis pas socialiste, je suis un escroc!* clame-t-il. Il qualifie Chigaliov de génie qui a inventé l'égalité. Celle-ci s'obtient par la surveillance et la délation: *Tout le monde surveille tout le monde. Ils sont tous esclaves donc tous égaux.* En outre, comme les aptitudes supérieures favorisent l'éclosion des tyrans, il faudra abaisser le niveau d'éducation: *Le chigaliovisme coupe la langue de Cicéron, crève les yeux de Copernic, lapide Shakespeare.* Le savoir, la liberté – et la souffrance – sont réservés aux gouvernants. Verkhovenski exclut du troupeau lui-même et Stavroguine dont il a besoin pour réaliser son plan. Il faut semer un grand trouble pour détruire les bases pourries, proclamer la révolution, incendier, tuer, créer une débauche bien dégoûtante où l'homme se transforme en petite merde cruelle, peureuse et vaniteuse. Les nihilistes ont des alliés: le professeur qui se moque de Dieu, l'avocat qui défend un assassin instruit, les jurés qui acquittent ce dernier (*ce n'est pas sa faute, mais celle de la société qui est mal faite*), les gamins qui tuent un paysan pour éprouver des sensations, le procureur qui tremble de ne pas être assez libéral. Mais comme dit Bakounine, *la passion de la destruction est une passion créatrice.* Lorsque la populace est saturée de désordre, il faut reconstruire;

Verhovenski rétablit l'ordre et imagine une légende. Un prince caché, invisible, viendra un jour sauver la Russie et assurer la vraie égalité.

La destruction aboutit à un despotisme éclairé, exercé par Verkhovenski et Stavroguine dans le rôle du faux tsar: *L'essentiel, c'est la légende, c'est nous qui construisons, nous seuls.*

Dans la suite du roman, Stavroguine a bien trop de problèmes avec son âme tourmentée et abandonne Verkhovenski, qu'il méprise, à son délire, tandis que Chigaliov lui-même, théoricien des cent millions de morts, dédaignant le revolver de Verkhovenski pointé sur lui, ne se mêle pas du meurtre de Chatov. Avec un calme souverain, il se retire du lieu du crime.

Comme Tocqueville et Nietzsche, Dostoïevski a vu l'avenir, non qu'il fût prophète, mais parce qu'il étudiait et connaissait la nature humaine, notamment son âme à lui, déchirée par des forces opposées. Vers 1870, le terrorisme nihiliste se contente d'attentats ciblés. Dostoïevski pressent ce que sera le communisme de Lénine et de Staline. Il s'agira d'un terrorisme d'Etat, fondé sur la surveillance réciproque, la délation et la contrainte physique, qui tuera effectivement des dizaines de millions d'innocents, puis se détruira lui-même par purges successives.



Le pain et le sel

Pour Berne, le pain suisse est encore trop salé. L'Office fédéral de la sécurité alimentaire veut obliger les fabricants à réduire la teneur en sel de certains aliments. [...] Alors que la teneur en sel de produits tels que le pain, les sauces et les soupes a déjà fortement baissé au cours des dernières années, l'Office fédéral de la sécurité alimentaire (OSAV) veut aller encore plus loin en imposant une quantité de sel maximale aux fabricants.

LE COIN DU RONCHON

Nous lisons cela dans la presse. Voilà un bon sujet pour un «coin du ronchon»! Aussitôt notre esprit scandalisé se met en marche. Nous allons protester! Nous allons informer l'administration fédérale que, depuis Via Sicura, les amendes aussi sont trop salées! Nous allons pester contre ces fonctionnaires nuisibles, trop nombreux et désœuvrés, contre ces sinistres faces de carême stipendiées par le lobby végano-thunberguesque, contre ces agents de la Gastropo (*Gastronomie-polizei*) grassement payés par un impôt fédéral confiscatoire et qui attend depuis trop longtemps d'être aboli.

Et puis... nous lisons la suite de l'article. Après les protestations des boulangers, qui «ne veulent pas de pain fade et insipide» – bien répondu!

Le communisme et le nazisme seront les seuls régimes nihilistes. Hitler aussi, après avoir tout anéanti autour de lui, se suicidera en souhaitant que les Allemands périssent tous, n'ayant pas été à la hauteur de la mission (*le Reich de mille ans*) qu'il leur a confiée.

De nos jours, il n'y pas de nihilistes proclamés. Des sectes d'allumés existent, djihadistes, racistes postcoloniaux, écoféministes, fanatiques LGBT, antispécistes véganes ou transhumanistes eugénistes. Certaines associations écologistes, a priori sympathiques parce qu'elles veulent conserver une nature qui nous dispense tant de bienfaits, se profileront peut-être derrière la pauvre Greta Thunberg, par exemple le VHEMT, mouvement pour l'extinction volontaire de l'humanité, fondé en 1991 par l'Américain Les U. Knight, professeur de lycée. Knight pense que les humains sont incompatibles avec la biosphère. La meilleure chose qu'ils puissent faire est de cesser de se reproduire.

Retour du nihilisme? Retour de la surveillance, de la délation? Mesures coercitives et punitives pour retrouver la pureté perdue? Adoration de Greta?

Selon Dostoïevski, les hommes ne vivent pas que de pain; ils ont besoin de se prosterner devant une personne incarnant la perfection. Si cette personne n'est pas le Christ, ils s'abîmeront dans une folie meurtrière.

Jacques Perrin

– nous tombons sur ce paragraphe sidérant, que nous relisons trois fois:

Professeur émérite ex-directeur de l'institut d'immunologie à l'Université de Berne, Beda Stadler critique également cette approche: «Les gens font toujours plus attention à leur santé quand ils mangent, au point que le plaisir en devient secondaire.» De quoi entraîner des troubles de l'alimentation, selon Beda Stadler, la santé devenant une préoccupation obsessionnelle. Plutôt que de limiter, taxer ou interdire tout ce qui fait du bien, le professeur prône le libre choix: «L'objectif devrait être de vivre une vie heureuse, pas de manger des aliments sains au risque de finir déprimé ou triste pour le reste de sa vie.»

Nous ne résistons pas au plaisir de partager avec vous, cher lecteur, cet indicible mélange de stupeur incrédule et de joie frénétique: il existe donc sur Terre un scientifique, un professeur, un universitaire, qui non seulement ne prône pas le maoïsme universel pour conjurer l'apocalypse climatique, mais qui ose encore demander qu'on limite les limitations et qu'on interdise les interdictions, afin que les gens normaux puissent avoir une vie heureuse en mangeant ce qu'ils aiment.

Laissons les insipides fonctionnaires de l'OSAV continuer à picorer leurs petites graines, et remercions le professeur Stadler d'avoir redonné du goût à notre existence.